

POÉSIE ININTERROMPUE

Pierre Oster Soussouev

Diffusé le 28/12/1975

BN : Pierre Oster Soussouev, vous avez publié cinq recueils de poèmes dont nous rappellerons les titres tout à l'heure. Au premier abord, ce qui frappe c'est votre volonté de continuité, d'unité aussi, au sens le plus large, et qui se manifeste dans le fait que vos poèmes, au lieu d'avoir un titre, ont un numéro (20^e Poème, 21^e Poème, 22^e Poème, etc.), ce qui signifie, je suppose, plus qu'un numéro d'ordre, un rassemblement qui, certes, se module de jour en jour, de texte en texte, mais dans le cadre d'un ensemble qui est votre vie, votre œuvre. Ceci est un premier point.

L'autre est qu'un poète, de nos jours où l'œuvre poétique est finalement moins diffusée que sa signature, met davantage en circulation un nom qu'une œuvre, un nom qui représente justement sa continuité. Or vous dont toute l'œuvre, comme je l'ai dit tout à l'heure, semble rechercher et affirmer cette continuité, vous venez de remettre en question votre signature en ajoutant au nom connu de « Pierre Oster » celui de « Soussouev ». Puis-je vous demander pourquoi ?

POS : Eh bien, il semble que j'aie voulu briser cette continuité à un moment de ma vie. Et je l'ai fait de la façon la plus simple, en faisant revivre le patronyme de ma femme qui est soviétique. J'ai voulu ainsi marquer son entrée dans notre pays et dans ma vie en même temps. Quant à la continuité qui marque la succession de mes poèmes, elle est tout à fait dans l'ordre, pour moi. J'ai beaucoup de mal à aller à gauche et à aller à droite. Dès que j'ai eu le sentiment que je pouvais tenter de publier

un premier poème, il m'est apparu que le titre même de ce poème serait « 1^{er} Poème ». Je m'engageais ainsi sur une voie difficile parce que, Bernard Noël, vous sentez bien tous les dangers qui accompagnent, et pour longtemps encore, cette décision que j'ai prise. Je me trouve dans l'impossibilité de m'écarter d'une voie très fine, ténue et difficile qui est la mienne.

Quand vous parlez de voie difficile, à part le mot continuité, il y a un autre mot qui vient assez spontanément quand on vous lit, c'est le mot nécessité qui a un double aspect d'écoute et d'attente, d'appel aussi, c'est-à-dire qu'il y a une composante passive active, si je puis dire. Quelle est cette nécessité ? Comment la caractérisez-vous ou plutôt, est-ce qu'elle caractérise votre écriture ? Est-ce que vous acceptez qu'elle la caractérise ?

Elle la caractérise par force... Je suis quelqu'un, je vous le répète, qui ne peut pas s'engager dans plusieurs voies à la fois. J'admire beaucoup ceux qui, parmi mes contemporains, sont capables de se dévouer à plusieurs causes. Je n'ai qu'une cause et cette cause est petite. Je ne désire vraiment que dire cette part de la réalité que je ressens comme mienne. Je me sens tout à fait incapable de prendre des chemins de traverse.

Vous dites : « Je n'ai qu'une cause. » Ce n'est pas tout à fait vrai dans la mesure où vous avez publié essentiellement des poèmes. La part la plus visible de votre œuvre ce sont vos poèmes mais vous publiez par ailleurs des notes qui sont cette traverse parce qu'elles sont extrêmement diverses, extrêmement nombreuses aussi.

Je me suis attaché également à mettre au point quelques écrits critiques : j'ai écrit sur Paulhan, sur Grosjean, sur Segalen, sur Roger Gilbert-Lecomte, sur des gens qui me sont soit très proches, soit assez étrangers. Mais la continuité poétique chez moi ne peut pas s'analyser en dehors des termes que vous avez vous-même avancés : nécessité, continuité, absence de possibilité chez moi de m'engager dans une pure succession. Je crois que ce sont là mes limites, je les accepte en tant que telles, mais je les accepte à tout jamais. Il ne sera pas question pour moi de rompre un jour avec cette continuité mauvaise ou cette nécessité absurde que j'ai acceptée dès le départ.

Mais vous la posez comme une espèce d'interdit ?

Oui, un peu. J'ai besoin de poser des interdits dans ma vie et dans mon travail.

Cet interdit n'empêche pas que sous le numéro « 1^{er}, 2^e, 3^e Poème, etc. », ces poèmes puissent être extrêmement différents.

Ça c'est vous qui en jugez ainsi. Moi je ne me crois capable que de dire une seule chose.

Peut-être que ce qui m'a d'abord attiré, d'ailleurs, ce sont les notes que dans votre premier livre vous avez publiées à côté des poèmes – ce que vous n'avez plus refait depuis – et ces notes font éclater, me semble-t-il, cet interdit que vous posez vous-même, en ce sens que ces notes touchent à tout, dans le meilleur sens du terme.

On m'a beaucoup tapé sur les doigts. Si j'ai pu, dans mes deux premiers livres, accompagner les poèmes de quelques pages de notes c'est parce que les circonstances étaient, à l'époque, favorables mais mes meilleurs amis et le peu de lecteurs que j'ai, tous ces gens-là se sont très vite rassemblés pour m'opposer une sorte de refus. Il semble que les notes que vous dites avoir lues déclenchent chez le lecteur qui m'est le plus favorable une réaction négative. Il semble que je dise là des choses qui ne doivent pas être dites, que j'empiète sur le domaine de quelqu'un que je ne connais pas : peut-être un philosophe inconnu de moi, peut-être un autre poète, peut-être un personnage que nous ne lirons jamais. Mais j'ai bien senti que le poète en moi se trouve barré par des gens qui me sont très proches dès qu'il cherche à s'exprimer en dehors du poème. C'est là un phénomène que je ne m'explique pas. Seul Paulhan m'a soutenu, je dois le dire !

C'est curieux parce que j'y voyais exactement l'effet inverse, c'est-à-dire qu'au côté un peu froid, réservé, plus exactement, des poèmes, je trouvais que les notes apportaient une sorte d'éclat qu'on dit volontiers aujourd'hui de modernité, qui pouvait aider à introduire à la lecture des poèmes.

J'ai une théorie qui est celle-ci : on ne peut pas connaître un poète si l'on ne connaît pas sa prose. Un poète qui n'écrit pas de prose est un poète qui reste aveuglant peut-être mais qui ne peut pas être analysé. J'ai beaucoup de difficulté à entrer dans l'œuvre d'un poète dont je n'aime pas la prose. Il y a une sorte de double vision, de diplopie : nous devons avoir l'œil de la prose et l'œil du poème. C'est ainsi que nous pouvons cerner une petite partie de la réalité. La prose de Claudel est essentielle à la compréhension de ses poèmes, disons-le.

Je trouve aussi que tout poète qui n'écrit pas de prose est suspect...

C'est une proposition à laquelle, quant à moi, j'adhère tout entier.

Il y a une autre chose qui me frappe quand nous parlons : quand vous parlez de vos poèmes, vous soulignez une entreprise modeste alors que vos poèmes, au contraire, ont un

côté de glorification, de chant du monde, d'une certaine ampleur qui témoigne d'une ambition différente.

Le mot « ambition » ne me paraît pas convenir dans la mesure où il désigne la position de quelqu'un qui veut prendre deux chemins. Je veux, tout au contraire, m'en tenir à une seule chose. C'est une façon de me brider qui peut paraître dangereuse et je la ressens comme telle. J'attends, au fond, du lecteur le droit d'aller ailleurs que là où je suis, en quelque sorte, contraint de progresser. Est-ce que ce désir d'unité trahit chez moi une faiblesse essentielle ? C'est bien possible... Je suis en face de vous pour que vous me tiriez, fût-ce momentanément, de la difficulté qui est la mienne. Je ne sens pas du tout le travail de l'écrivain comme quelque chose qui soit assuré, à aucun moment et d'aucune façon.

À ce propos, je pense à un passage que j'ai relevé, qui m'avait beaucoup intrigué. Vous dites : « Réduit à certaines images de la grandeur que j'ai chantée, ne vivant que du souvenir de cette lumière qui circonscrit le véritable Occident, force m'est de reconnaître aujourd'hui que seul m'indique le chemin de l'être, d'abord mon réalisme au sens premier du terme, ensuite ma foi dans le pouvoir du langage, pour ce qui touche à la manifestation de la réalité de l'idée. Mais les montagnes répercutent d'autres voix que la mienne. Voici que je pleure sur ce que j'écris. »

J'ai été extrêmement intrigué par le mot « réalisme ».

Je ne pense pas que je puisse vous répondre. C'est un texte très ancien. Je prenais le mot « réalisme » dans son sens étroitement philosophique. Il est bien certain que quand on prononce aujourd'hui le mot « réalisme », on voit et on pense tout à fait autre chose qu'à ce que ce mot détermine dans son sens philosophique.

Il y a aussi dans vos poèmes un réalisme très particulier, comme un mouvement d'apparition des choses qui se signifient dans ce mouvement même d'apparition.

Là je parlais du réalisme de l'idée. Je crois à la réalité d'une idée de l'univers qui serait une force agissante à travers le langage. C'est ce que j'appelle mon réalisme, un réalisme au sens médiéval.

Mais dans ce cas, réalisme et glorification se confondraient ?

Oui, je crois à la possibilité d'une tentative aujourd'hui considérée comme dangereuse. Je crois vraiment que nous pouvons essayer de rester sur d'anciennes positions.

*

J'avais été frappé par une toute petite note qui dit : « Le souvenir non décevant d'une unité magnifique me permet de penser avec le même bonheur le haut et le bas. » En réalité, dans la poésie d'aujourd'hui, ce haut et ce bas semblent constituer une espèce de clivage entre les gens : disons qu'il y a ceux qui parlent du haut et ceux qui parlent du bas, qui ne sont jamais les mêmes bizarrement. On pourrait, en ce sens, opposer Bataille à Breton, pour signifier ce que je veux dire. Mais dans la mesure où vous dites : « ... permet de penser avec le même bonheur le haut et le bas », cette conjonction des deux choses m'intriguait mais finalement, vous n'exprimez que la première.

Je n'exprimerai que le haut !

Vous n'exprimez que le haut, apparemment...

Oui, c'est une vue dans laquelle j'entre assez aisément. Je me trouve, évidemment, dans une sorte d'impossibilité ou plutôt *confronté* à une impossibilité : j'ai beaucoup de mal à dire le bas. Et j'admire beaucoup les écrivains qui, contrairement à ce que je dis dans cette note... Vous me reprochez, au fond, de ne pas parvenir à exprimer le bas et il est vrai que j'ai, là aussi, une difficulté très très grande.

Ce n'est absolument pas un reproche... Au fur et à mesure que notre conversation avance, vous semblez prendre mes remarques pour des reproches, ce qui n'est absolument pas le cas. C'est plutôt une envie de savoir, une curiosité amicale.

Je la prends comme telle mais je sens très très bien que dans cette note, c'était un vœu que j'exprimais : comment dire à la fois, dans un même langage, le haut et le bas ? Ce qui brille et qui ne cesse de s'obscurcir.

Il y a aussi une espèce de renversement qu'on pourrait dire théologique, dans un autre sens, qui est que le bas et le haut sont identiques et se supposent l'un l'autre. Dans la dialectique occidentale, les contraires sont indispensables à l'unité donc ils sont aussi semblables quelque part, ils s'équivalent, disons. Finalement, si l'on devait définir le haut et le bas, que diriez-vous ?

Je me trouve assez incapable de dire le bas...

Que serait-il, ce bas, par rapport au haut ?

Là, vous me mettez dans une position de grande difficulté... C'est moi qui ai dit dans cette note « le haut et le bas » et je m'en trouve bien contrit aujourd'hui parce qu'il est évident que je tentais de me mettre dans la position de dire un peu plus que ce que jusque-là j'avais réussi à dire.

Si j'avais retenu cette note, ce n'était pas pour vous tendre un piège embarrassant, c'était plutôt dans l'idée que dans cette « célébration », disons, pour simplifier, qu'est peut-être votre poème, le haut et le bas étaient, en réalité, inclus dans un même mouvement et se confondaient. Il y a deux choses chez vous : ce chant de l'idée, ce chant de l'être et le chant des choses. Les deux s'accordent dans cette unité qu'est le poème, mais peut-être le chant des choses est-il le bas ?

Malheureusement non, parce que le chant des choses participe directement d'un chant tout à fait essentiel à mes yeux. Il n'y a rien dans la réalité qui ne me paraisse immédiatement raccordé à ce qu'il y a de plus haut dans la vie même. Je suis tout à fait aveugle à un certain domaine et quand je me trouve en face de vous, je mesure à quel point ma difficulté à dire ce que par exemple vous, Bernard Noël, vous parvenez à dire dans vos livres ! Cette difficulté ne peut que croître au fur et à mesure que j'avancerai dans mon travail dans la mesure où je sens mes moyens toujours plus menacés, plus ténus.

Ce qui fait le prix de vos notes, je trouve, c'est cette menace qui est latente, peut-être aussi parce qu'au contraire de la continuité des poèmes, les notes affirment sans cesse la rupture puisqu'une note tombe sur le rien, sur le blanc...

Oui, mais vous avez peut-être remarqué que dans les derniers ensembles de notes que j'ai publiées dans le Nouvelle Revue Française, si on les lit bien, on peut voir qu'elles se composent les unes par

rapport aux autres, qu'à travers la variété des notes, j'essaie de retrouver une autre continuité venant appuyer la continuité vraie ou fausse, bonne ou mauvaise des poèmes.

Elles se composent en incluant leur arrêt, si je puis dire...

Oui, si chaque fragment est comme un miroir d'une totalité, la totalité des miroirs que composent les fragments compose une autre totalité.

Oui mais, tout à coup, vous composez avec la rupture.

Je compose avec la rupture.

Tout détail, toute chose, tout moment renvoient à un tout, à une unité dont chacune de ces choses est, en somme, la manifestation provisoirement séparée peut-être. Ce qui me questionne c'est qu'il y aurait deux attitudes : l'une serait de croire à un tout auquel, pour simplifier, on peut donner le nom de Dieu, et ce tout serait ce en quoi notre consommation quotidienne trouve son salut. Et qu'est-ce que ce salut à l'intérieur du poème ? Est-ce que vous êtes d'accord avec cette vue un peu sommaire ? Est-ce que le poème est ce qui va vers ce salut ?

Je dirais que le mouvement qui conduit à travailler dans un sens bien précis ne peut pas – à mes yeux du moins – aller en sens contraire du mouvement qui conduit vers une perception du tout. Je ressens l'unité des choses avant d'en connaître la dispersion : voilà ma difficulté la plus grande, je suis aveugle à ce qui est poussière. J'ai besoin de faire un effort pour accéder à ce que les autres ressentent comme premier. Je suis bâti à l'envers. J'ai quelque chose qui fait que je me trouve seul dans cette perception que j'ai du grand rassemblement du tout, de ce que j'appelle le « paysage du tout ». Il y a le tout et il y a ce paysage dans lequel nous sommes et que le tout, à son tour, rassemble et produit. Il y a un paradoxe dans l'expression « paysage du tout » et ce paradoxe qui m'anime, qui me pousse à écrire.

Le paradoxe est plutôt dans le fait que vous affirmiez votre solitude !

J'affirme ma solitude aujourd'hui dans la mesure où je côtoie des gens pour qui ce désir de dire l'unité paraît, en soi, entaché de ridicule.

Oui mais, il est bon d'être ridicule, peu importe...

Il est bon d'être ridicule. J'accepte aussi les rires que je puis susciter.

Après tout, on pourrait dire aussi, dans ce cas-là, que vous courez un risque majeur ?

Mais je me ressens comme quelqu'un qui court le risque de vouloir dire avant la dispersion son propre mouvement vers une unité indécidable mais tout à fait concrète pour moi. Je ressens l'unité comme première et je me sens tout à fait incapable de me poser moi-même comme quelqu'un qui se dirait : « Ah ! au fond, je n'y crois pas. » Je crois véritablement que par le biais du langage, nous pouvons tenter de cerner quelque chose qui est plus grand que nous.

*

Je crois à la grandeur du langage comme moyen d'exprimer ce qui nous englobe, j'y crois de façon naïve, enfantine, définitive, inhumaine, un peu sottise – je pourrais accumuler ainsi les épithètes...

Est-ce que dans cette perspective vous accepteriez l'idée qu'aujourd'hui, l'acceptation du salut est le risque majeur ?

Oui, mais je ne l'entends peut-être pas dans le même sens. L'espérance que j'ai dans le contact avec les choses ne me paraît pas, à proprement parler, un risque. Je suis tout prêt à adhérer à des solutions.

Il peut être un risque dans vos rapports avec les autres, dans votre vie, ce que vous avez plus ou moins suggéré tout à l'heure.

C'est le risque d'une séparation, c'est ce à quoi vous faites allusion ?

Oui.

Eh bien, je vous l'ai dit, je l'ai confessé à deux ou trois reprises depuis le début de cet entretien : je me sens tout à fait séparé et incapable de fournir un effort suffisant pour dire ce que je ne puis dire. Je me détermine en fonction d'une impossibilité.

Alors ce langage qui exprimerait l'en-aller vers le tout...

C'est ce que j'appelle le « passage substantiel ». Il y a dans le passage des choses une substance qui fait que nous les possédons déjà. Nous possédons déjà, par la moindre chose, une entrée dans le tout. C'est une question de bonheur.

Est-ce que vous admettez que si le langage est notre en-aller vers le tout, il est aussi le retour du tout sur nous ?

Oui, bien sûr. Chaque poème bien construit et achevé le prouve. Il faut dire la dispersion pour exprimer la continuité, il faut dire la poussière pour dire la plante. Il n'y a pas de possibilité de dire ceci sans cela, de dire le bas sans le haut, ça j'en suis bien conscient.

Vous dites aussi dans une note, je crois, que la chose la plus difficile à admettre est le bonheur.

Ai-je dit une chose pareille qui serait tout à fait contradictoire avec ce que je viens de dire ?

Non, elle n'est pas contradictoire puisque le tout est la chose inadmissible pour vos contemporains : le bonheur est pour eux aussi inadmissible que le tout, que l'unité.

Vous voyez comme vous réussissez à me mettre dans une difficulté grandissante puisque plus je vous écoute, plus je me sens seul et déterminé à le rester ! (rires)

Mais pourquoi ?

*

Il y a un autre passage qui m'avait frappé. Je le cite parce qu'il me semble qu'il se rapporte à ce dont nous parlons : « Des jours viendront où les écrivains récuseront leur singularité, se désigneront comme les contemporains de l'absence et les destructeurs de tout espace

poétique. Il nous incombera de nous tenir au faite du langage, de nous plier durement contre cet ordre qui passe à travers les siècles et fait retentir et consonner. » Cela m'a frappé pour plusieurs raisons. Vous dites : « le jour où les écrivains récuseront leur singularité » ...

Leur singularité c'est de posséder un langage qui dit essentiellement le tout et de renoncer à ce langage. La plupart des écrivains d'aujourd'hui n'acceptent plus d'être les porteurs de cette possibilité-là.

Est-ce qu'ils ne se révoltent pas plutôt contre quelque chose qui les tient malgré eux ?

C'est possible... Vous voulez dire que l'usage du langage, de toutes façons, leur paraît contradictoire avec ce qu'ils pensent de la réalité ?

Peut-être que le tout les tient à travers le langage ?

Voilà une formule qui me paraît tout à fait heureuse.

Lisant cela, j'ai pensé à Blanchot – c'est peut-être purement personnel. Disons que Blanchot rêve d'un langage qui ne se distingue pas parce qu'il se fondrait dans un certain anonymat, cet anonymat lui apparaissant comme l'idéal à poursuivre. Mais dans ce cas-là, l'effacement de la singularité n'est que pour rejoindre la singularité absolue. Ce n'est donc pas celle-là que vous condamnez ?

Non.

Par ailleurs, à propos du mot « absence » qui est dans votre texte, le problème, pour beaucoup aujourd'hui, est que le langage ne renvoie qu'à l'absence.

Quel était le texte exact ?

« Les écrivains se désigneront comme les contemporains de l'absence. »

Est-ce que c'est une définition qui vous paraît juste ?

Oui, inquiétante et juste.

Et voilà ce contre quoi je cherche dans mon coin à m'élever. Je ne me sens pas du tout comme un contemporain de l'absence, je ne me sens pas capable de dire que l'absence m'est contemporaine – ce qui ne veut pas dire que je ne la ressente pas à certaines occasions et à certains moments et que mon travail de poète ne soit pas fondé sur une sorte de contemporanéité avec l'absence, mais je refuse de m'y installer.

C'est aussi pourquoi ma première question, qui avait l'air anecdotique puisqu'elle ne touchait qu'à votre nom, touchait en fait pour moi à ce problème.

Éclairez-moi !

Il me semble que toute signature est déjà la préfiguration de l'absence, du moment où celui qui signe sera absent.

Vous dites des choses affreuses...

(rires)

Au contraire, je vois le nom comme un plein. Il n'y a rien qui me paraisse plus évidemment lié à la vie et au langage que le nom propre et je n'adhèrerais pas du tout à des propositions qui tendraient à dire le contraire (rires). C'est pourquoi je me suis cru permis d'ajouter à mon nom – qui n'est pas ma propriété – un autre nom qui n'est pas ma propriété non plus, tout cela se faisant sous le signe de la vie, du mouvement, du passage et de la possibilité que nous avons de nous donner non seulement l'univers mais de donner de nous-mêmes une image qui soit en accord avec l'univers.

En ce sens, l'écriture se confond avec le mouvement de la vie ?

Est-ce que c'est là une proposition qui vous paraît atroce ? Est-ce qu'il vous paraît impossible de dire qu'écrire c'est s'inscrire dans le mouvement de la vie quotidienne et de la vie universelle ? Est-ce que ce n'est pas se rendre pareil à une plante que d'écrire ? Est-ce que ce n'est pas se rendre semblable à sa femme, à une femme ou aux femmes que d'écrire ?

Moi je vois la vie partout entre les mots. Je suis horrifié quand je suis obligé de mettre un point à la fin d'une phrase, je voudrais que cette phrase se continue sans cesse, que la succession soit pure, parfaite. C'est pourquoi je me trouve incapable d'écrire un poème à gauche, un poème à droite : il me semblerait, de cette façon, aller à l'encontre de ce que je crois et à l'encontre de ce que je ressens être la profondeur même de mon existence. C'est peut-être là une vue enfantine et banale mais je suis très très attaché au sentiment que j'avais, enfant, d'être quelqu'un qui va pouvoir, si la circonstance se révèle favorable, faire une seule chose.

Tout à l'heure, je voulais simplement savoir si le nom était pour vous attaché à la survie ou à la disparition.

Vous me posez là une question si grave que je n'y répondrai pas...

Mieux vaut avoir deux noms ! Si le nom est la disparition, si le nom est le signe de l'absence de la personne qui signe, c'est peut-être par un mouvement de peur et de fuite que j'ai pris, il y a quelques mois, la décision d'ajouter à mon nom un autre nom. Je n'ai jamais cherché moi-même à analyser la nature du mouvement qui m'a conduit à opérer cette addition, cet ajout. Je dois dire que c'est là une opération qui suscite, de la part des gens que je puis connaître, des réactions extrêmement vives et violentes.

Mais en général favorables.

En général défavorables !

Tout simplement parce que vous mettez les gens dans l'embarras : leurs épouses ont envie d'exiger la même chose, comme une preuve... (rires)

En tout cas, c'est une preuve que la vie est possible et que le nom propre n'est pas forcément le signe d'une disparition proche ou déjà consommée. Je n'adhère pas du tout à toutes les métaphysiques aujourd'hui en vigueur qui nous conduiraient à devoir penser que l'absence l'emporte en définitive dans le mouvement du langage.

Est-ce que cela ne revient pas au même ?

Je ne veux pas laisser parler plus longtemps votre scepticisme (rires) : cela ne revient pas au même ! On a la possibilité non pas d'une urgence d'écrire mais d'un renouvellement constant du plaisir d'écrire. On ne peut pas penser de telles choses...

On ne peut pas s'abîmer dans son écriture ?

On ne peut sûrement pas s'abîmer dans son écriture. Il faut le faire mais sans le dire. Il faut disperser la poussière. Il faut faire une œuvre, en définitive. Est-ce que nous n'avons pas là une morale toute dessinée ? Est-ce que l'écrivain a le droit de renoncer au privilège qui lui est offert de pouvoir, dans le monde qui est le nôtre, essayer de construire une unité ?

Cette œuvre, vous la voyez comme une espèce de monument individuel ou, au contraire, comme quelque chose qui se fond dans le mouvement collectif de l'écriture ?

Je vois mon « œuvre » (rires), puisque nous pouvons dire cela de façon quasiment impersonnelle, au faîte du langage. Il me semble que l'écrivain a le droit, quoiqu'on en pense, de ne pas se tenir trop bas. Il est bien certain que toute langue véhicule une grandeur à laquelle on peut essayer d'échapper. Moi, je ne tenterai pas d'échapper à la grandeur d'ordre universel qui se trouve véhiculée par le français. Si j'étais anglais ou espagnol, il me semble que je serais pareillement exalté à l'idée qu'une continuité à travers les siècles se fait, se nourrit, se forme des œuvres personnelles. Cette maturation est très lente mais, en soi, elle est une chance et nous n'avons pas le droit de nous y soustraire.

En manière d'adhésion, j'ai envie de citer ici une phrase de vous qui m'a frappé : « Une pensée qui ne se charge pas de son propre avenir ne vaut rien. » Note que j'ai envie de compléter par celle-ci : « Je construis, sans aucune contrainte, un logis pour l'errante unité de l'un. » Est-ce que vous pensez que l'on peut vous lire à travers ces deux phrases ?

Ces deux phrases que vous citez me semblent aller dans le sens qui est le mien, je ne peux pas y contredire aujourd'hui, fût-ce pour me mettre moi-même dans la position de quelqu'un qui aimerait se contredire. Tout ce que je tente de faire, je le fais sans contrainte. La seule contrainte que je ressente, la seule qui pèse sur moi est celle de l'exigence du bonheur.